

Études littéraires africaines

ARNOLD (Albert James), *La Littérature antillaise entre histoire et mémoire : 1935-1995*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, n°9, 2020, 354 p. – ISBN 978-2-406-09150-9



Alice Desquilbet

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desquilbet, A. (2021). Compte rendu de [ARNOLD (Albert James), *La Littérature antillaise entre histoire et mémoire : 1935-1995*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, n°9, 2020, 354 p. – ISBN 978-2-406-09150-9]. *Études littéraires africaines*, (51), 251–252. <https://doi.org/10.7202/1079611ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ARNOLD (Albert James), *La Littérature antillaise entre histoire et mémoire : 1935-1995*. Paris : Classiques Garnier, coll. Bibliothèques francophones, n° 9, 2020, 354 p. – ISBN 978-2-406-09150-9.

Le présent ouvrage, dont l'auteur est désormais professeur émérite de l'Université de Virginie, se fonde sur des recherches collectives menées entre 1985 et 2001 dans l'objectif d'écrire une histoire littéraire comparée de la Caraïbe. Centrée sur la littérature des Antilles françaises, cette étude interroge l'inflation des discours mémoriels et des mythes qu'ils charrient, au détriment de l'histoire. Son hypothèse est que la singularité culturelle et littéraire des Antilles françaises – qui, à la différence des autres îles de la Caraïbe, n'ont pas choisi l'indépendance – est orientée par la situation de domination métropolitaine, en particulier en ce qui concerne la mémoire. Pour l'auteur, « le devoir de mémoire [a] pr[is] le pas sur le souci de vérité historique dans le champ littéraire » (p. 8). C'est ce qu'il entend démontrer en analysant la reprise de plusieurs motifs récurrents et leur déclinaison au fil des œuvres : parmi ces motifs, on retiendra la scène identitaire fondatrice de la *pariade* – autrement dit le viol des esclaves africaines à bord des bateaux négriers –, la figure de Toussaint Louverture, le genre du conte – d'ailleurs repris par Chamoiseau dans son dernier roman *Le Conteur, la nuit et le panier* –, les paysages et leurs fonctions symboliques ou encore l'idéal de la créolisation. Dans chaque cas, Albert James Arnold s'emploie à mettre au jour les « mythes » mémoriels « qui se font passer pour historiques » (p. 7), à la fois pour expliquer leur émergence en les contextualisant et pour comprendre leur efficacité littéraire. Il s'inscrit explicitement dans le sillage de Jean-Marc Moura qui, dans *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, interroge les « scénographies postcoloniales » pour mieux définir « leur propre contexte d'énonciation » (p. 8). À cet égard, la départementalisation de 1946 constitue selon lui un moment important pour comprendre « la formation de l'imaginaire antillais » (p. 7).

Le corpus d'étude est riche et la présence d'un fort index à la fin de l'ouvrage atteste de l'érudition qui nourrit la démonstration. L'auteur s'appuie sur des textes du XVII^e siècle, tels que le *Code Noir* ou *Les Flibustiers du Nouveau Monde* d'Alexandre Olivier Oexmelin. Il convoque également de nombreuses œuvres littéraires produites dans les Antilles françaises aux XX^e et XXI^e siècles, en particulier celles d'Aimé Césaire, d'Édouard Glissant, de Patrick Chamoiseau, de Raphaël Confiant ou de Joseph Zobel. Il accorde aussi une place importante aux écrivaines guadeloupéennes Maryse Condé, Simone Schwarz-Bart et Gisèle Pineau. Tout en analysant de nombreux textes romanesques, A.J. Arnold historicise les motifs littéraires fondateurs de l'imaginaire antillais, notamment pour inscrire le concept de créolisation dans le temps long (p. 17). Partant du *Code Noir*, il rappelle ainsi que ce dernier doit être situé dans le contexte des tensions

religieuses liées à la Réforme protestante en Europe : ceci permet de comprendre l'importance de la conversion des esclaves des colonies françaises, ainsi que les conditions d'affranchissement éventuelles qui donneront naissance à l'ethnoclasse des Grands Mulâtres (p. 21) : les livres de couleur (p. 54). Il montre aussi comment l'histoire des boucaniers relatée par Oexmelin a été récupérée par les Français, pour en faire les libérateurs d'Haïti sous oppression espagnole.

Parmi les nombreux mythes historiques étudiés, ceux de la *pariade* et des paysages retiendront toute l'attention du lecteur. Les pages consacrées à la *pariade*, présentée comme une « scène fondatrice du discours identitaire » (p. 35) sont éclairantes : apparus en 1947 dans une fiction de Raphaël Tardon qui souhaitait représenter les origines tragiques de son ethnoclasse – le « mulâtre tragique » (p. 36) –, le vocable et le motif connaissent une grande fortune littéraire. Visant à asseoir le mouvement de la créolité mulâtre contre celui de la Négritude, ils sont repris dans *La Mulâtresse Solitude* des Schwarz-Bart (p. 39), dans *Moi Tituba Sorcière... Noire de Salem* de Maryse Condé (p. 40) ou encore dans un discours de Christiane Taubira (p. 43). A.J. Arnold souhaite ainsi comprendre « l'évolution du discours identitaire » qui fait valoir « les revendications des principaux groupes démographiques en présence » – colons, mulâtres et Antillais noirs – et met en évidence « leurs efforts pour institutionnaliser la mémoire » (p. 7).

On s'arrêtera également à l'analyse que propose l'auteur des valeurs et des symboliques attachées au paysage : A.J. Arnold cherche ici à montrer comment la géographie mémorielle a pris le pas sur l'histoire. Il explore la polarité entre les mornes – lieux des rêves de marronnage – et la plaine – lieu de l'habitation esclavagiste –, de même que l'imaginaire tellurique où le volcan joue un rôle rédempteur, défendant par exemple l'idée que, chez Césaire, la révolution qui s'écrit dans une « éblouissante explosion d'images » (p. 176) du Volcan justicier en reste à l'état de symbole.

Alice DESQUILBET

BANYWESIZE (Emmanuel), éd., *Hommage à Julien Kilanga Musinde : la traversée des mondes*. Paris : Éditions du Cygne, coll. Portraits littéraires, 2020, 210 p. – ISBN 978-2-849-24616-0.

Ce *Festschrift* publié avec le soutien de l'Université d'Angers est la trace matérielle d'une journée d'hommage organisée par cet établissement, sous le titre certes un peu éculé de « Les littératures africaines entre modernité et tradition ». On y célèbre un universitaire dont la carrière a été particulièrement remarquable. Elle débute en effet dans le cadre de ce qui est encore l'Université Nationale du Zaïre ; l'époque est plutôt agitée puisque le régime de la dictature, en perte de puissance, a dû concéder le multi-